

ĒTERNITĒ

UN FILM DE
TRAN ANH HUNG



NORD-OUEST PRÉSENTE

ÉTERNITÉ

UN FILM DE
TRAN ANH HUNG

AVEC
AUDREY TAUTOU BÉRÉNICE BEJO MÉLANIE LAURENT
JÉRÉMIE RENIER PIERRE DELADONCHAMPS

DURÉE : 1H55 - FORMAT : 2.40 - SON 5.1

SORTIE LE 7 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS SA
NEUGASSE 6
8031 ZÜRICH 5
TÉL. : 044 277 70 83
JESSICA.OREIRO@PATHEFILMS.CH



MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.CH

RELATIONS PRESSE
JEAN-YVES GLOOR
ROUTE DE CHAILLY 205
1814 LA TOUR-DE-PEILZ
TÉL. : 021 923 60 00
FAX : 021 923 60 01
JYG@TERRASSE.CH



SYNOPSIS

Quand Valentine se marie à 20 ans avec Jules, nous sommes à la fin du 19^{ème} siècle. À la fin du siècle suivant, une jeune parisienne, l'arrière-petite-fille de Valentine, court sur un pont et termine sa course dans les bras de l'homme qu'elle aime. Entre ces deux moments, des hommes et des femmes se rencontrent, s'aiment, s'étreignent durant un siècle, accomplissant ainsi les destinées amoureuses et établissant une généalogie... Une éternité...

TRAN ANH HUNG

LE RÉALISATEUR

Tran Anh Hung est un réalisateur français d'origine vietnamienne, né le 23 décembre 1962 au Viêt Nam. Réfugié en France depuis 1975, il a fait des études d'opérateur à l'École Louis-Lumière en 1987 où il a réalisé un premier court métrage comme film de fin d'études, puis un second avec Christophe Rossignon qui produira par la suite ses 3 premiers longs métrages.

L'ODEUR DE LA PAPAYE VERTE, son tout premier long métrage, est le portrait visuellement soigné d'une jeune fille déplacée du foyer familial depuis son plus jeune âge pour être mise au service d'une maison aristocratique ruinée, en plein Saïgon des années 50. Le film est intégralement tourné en studio, en France, à Paris. Il vaudra à son réalisateur la Caméra d'or du Festival de Cannes 1993, le César de la Meilleure Première Œuvre en 1994 et sa nomination aux Oscars dans la catégorie Best Foreign Language.

CYCLO, polar stylisé situé dans les rues d'Hô-Chi-Minh-Ville lui permet de remporter le Lion d'or de la Mostra de Venise en 1995. Il devient ainsi l'un des plus jeunes cinéastes à obtenir cette distinction.

À LA VERTICALE DE L'ÉTÉ, sorti en 2000, est son dernier film vietnamien à ce jour.



Avec JE VIENS AVEC LA PLUIE, tourné à Hong Kong et sorti au Japon le 6 juin 2009, il livre un film d'action baroque, un thriller passionné, intense et poétique.

En 2011, NORWEGIAN WOOD, tiré du roman du japonais Haruki Murakami «La ballade de l'impossible», est entièrement tourné au Japon et relate l'amour impossible de deux étudiants au cours des années 1960 et 1970.

Enfin ÉTERNITÉ, adapté du roman d'Alice Ferney, «L'Élégance des veuves», est son sixième film.



RENCONTRE AVEC TRAN ANH HUNG

ÉTERNITÉ est votre film le plus français : une saga familiale qui nous plonge dans le tourbillon de la vie d'une famille, le long d'un siècle. On peut être surpris par cette thématique. Qu'est-ce qui a déterminé votre choix ?

Je suis né au Vietnam en 1962, et suis arrivé en France en 1975 avec seulement mes parents et mon frère. Les autres membres de ma famille ont été éparpillés par la guerre. Lorsque j'ai lu « L'Élégance des veuves », d'Alice Ferney, dont mon film propose une adaptation, j'ai été bouleversé. Bouleversé par cette histoire de famille nombreuse, de filiation et de généalogie, moi qui me suis senti sans enracinement solide parce que je n'ai connu en

tout et pour tout que 3 personnes en guise de famille. C'est en cela que le sujet du livre me touche intimement. Quand je vois une famille nombreuse, j'éprouve un sentiment de solidité, de pérennité qui m'émerveille.

Être touché par un sujet : est-ce ce qui enclenche un film ?

Non, une histoire, une thématique ne sont jamais suffisantes. Il faut qu'elles m'apportent la possibilité d'une écriture cinématographique intéressante, inédite dans mon parcours. Le livre d'Alice Ferney était porteur d'une aventure formelle excitante. J'ai compris que cette histoire quasi sans dialogues

qui progresse de façon fluide, comme un cours d'eau, allait me permettre de tenter un film très singulier. Évidemment le but de toute proposition de film est de parvenir à créer une profonde émotion chez le spectateur. Quand j'ai fermé le roman, j'étais très ému et j'ai appelé Christophe Rossignon, mon producteur depuis mon premier film. J'étais comme en apesanteur. Je sentais qu'un film différent et profondément émouvant



pouvait naître de ce livre. C'est extraordinaire de s'apercevoir qu'on tient un sujet qui va nous permettre d'aller au-delà de la psychologie, au-delà des échanges entre les êtres, au-delà des conflits entre les individus, pour parvenir à un sentiment poignant de l'existence.

Ce sentiment s'éprouve tout le long du film. Comment filme-t-on ce qui ne se voit pas ?

En faisant le deuil de la notion de la scène. Il n'y a quasiment pas de scènes dans le film, mais seulement des situations esquissées qui passent, qui s'écoulent, entraînées inexorablement par le temps. Pour un cinéaste, c'est un très grand risque que celui pris pour ce film parce que, durant le tournage, je n'ai jamais pu m'appuyer sur la garantie, à la fin de la journée, d'une bonne scène qu'on aura mise en boîte. À proprement parler : ce qui a été mis en boîte n'était que de courtes situations esquissées sans queue ni tête. C'est seulement en prenant ce risque extrême que je pouvais espérer restituer au spectateur l'émotion que j'ai reçue en lisant le livre, une émotion très particulière. Le film se devait d'être comme un seul mouvement musical et ce mouvement dure cent ans.

Pourriez-vous expliciter ce que vous appelez le deuil de la scène ? Car le film est bien constitué de moments... Qu'est-ce qui distingue ces différents moments de ce qu'on appelle une scène ?

Dans la scène, il y a l'idée d'une action montrée au présent, même lorsqu'il s'agit d'un flash-back. Une scène peut par exemple être un affrontement physique ou psychologique entre deux personnes. Dans ÉTERNITÉ, il n'y a pas de scènes développées et traitées à proprement parler. Le film est construit autour de 2 notions fondamentales : la naissance et la mort. Une forme de comptabilité des âmes. Et autour de ces notions, se développent, dans les codes et les conventions

de l'époque décrite, les thèmes de l'amour, de la conjugalité, de l'amitié. Et l'ensemble est débarrassé de tout détail pour permettre l'écoulement inexorable du temps. Ce temps qui passe, mêlant le présent et le passé, provoque des collisions d'idées et de sentiments et permet une lecture à la fois profonde et poétique du récit par l'immédiateté du passage d'une image à l'autre. Ainsi, les fiançailles de Mathilde et Henri n'ont pas eu lieu au moment de leurs fiançailles mais pendant leur enfance qu'on voit sur l'image qui précède les fiançailles, au moment où, enfants, ils jouent à la bicyclette imaginaire et Mathilde souffle au visage d'Henri. De même, leur mariage n'a pas eu lieu quand ils sont devant le prêtre, mais dans la tête de Mathilde, au moment de la longue promenade de leur voyage de noce où Mathilde formule les doutes et les espérances de la vie conjugale. Gabrielle et Charles ne sont mariés que le lendemain de leur nuit de noce non consommée quand Charles, dans un monologue, exprime la forme du lien qui le lie à Gabrielle. Tout en suivant les conventions de leur époque, les personnages trouvent dans leur intimité un espace où ils parviennent à donner un sens profond et personnel aux rituels sociaux. La force et l'évidence de l'amitié qui lie le quatuor sont telles que Henri et Gabrielle parviennent à braver les conventions de leur époque pour s'unir et réunir leurs familles sous le même toit.

Êtes-vous nostalgique de cette époque ?

Je n'ai aucune nostalgie de cette époque, car la nostalgie est liée à un souvenir agréable d'un moment qu'on a soi-même vécu. Je n'ai rien vécu de tout cela. Et je n'ai rien hérité de tout cela non plus. Je suis un Vietnamien né dans un endroit tellement perdu qu'on s'amuse à dire qu'on y entend des singes tousser. Mes parents sont ouvriers. Ma mère ne sait ni lire ni écrire. Mon père a arrêté ses études à 9 ans à la suite de la mort de mon grand-père, et était placé comme apprenti tailleur dans une famille pauvre. En 75, après avoir payé le taxi qui a déposé ma famille rue Rébéval dans le 19^e arrondissement de Paris,

mon père n'avait plus que 17\$ en poche. Le lendemain de notre arrivée en France, il a commencé à travailler. C'est dire que je n'ai rien en commun avec la bourgeoisie montréalaise dans le film. Cependant je l'ai fréquentée durant mes années de lycée par des amis qui étaient fils d'ambassadeurs, neveu de ministre... des garçons avec qui je partageais le goût de la lecture et de





la musique. Non, ce qui m'a ému dans ce livre, ce n'est pas l'époque, mais une vision de l'écoulement irrépressible du temps : un homme et une femme se rencontrent, s'aiment, font des enfants et meurent. Et ceux des enfants qui survivent font à leur tour des enfants. Je ne décris pas les disputes conjugales ou les divers problèmes de la vie. Le film est vidé d'événements

et d'informations qui constituent habituellement un film. Je n'ai gardé que ce qui peut donner aux spectateurs le sentiment de la continuité de la vie par la mort des uns, la naissance des autres et la rencontre des corps qui s'étreignent. Montherlant disait : « Éternité est l'anagramme d'étreinte. »

Durant tout le film, les femmes font des enfants, les hommes travaillent ou vont à la guerre. Pensez-vous qu'ÉTERNITÉ puisse susciter des malentendus ?

Le film montre un monde qui a existé et qui n'existe plus : c'est l'histoire de la famille de l'écrivain, Alice Ferney. Il se trouve que ce livre n'aborde pas la lutte des classes ou l'émancipation des femmes. J'ai souhaité adapter le livre tel qu'il était, dans le but de préserver l'émotion qu'il m'avait procuré à la première lecture. Le film est une ode à la vie, à l'amour, à la durée... Et par extension, une ode à l'amour conjugal. On y voit des hommes et des femmes qui se promettent de vivre ensemble en essayant de construire quelque chose ou du moins de ne pas détruire.

La musique joue un grand rôle dans cette fusion des instants, mais aussi la voix off. D'où vient-elle et qui parle ?

La voix off est de la même nature que celle de Barry Lyndon, elle est omnisciente et permet la distanciation. Elle n'est pas la voix d'un personnage mais celle d'un narrateur. Comme j'ai lu le livre d'Alice Ferney avec une voix intérieure féminine, il est naturel que cette voix off soit féminine. La musique et la voix off ont la même fonction : jeter un regard bienveillant et compatissant sur ces gens qui vivent des drames et qui les surmontent pour se réconcilier avec la vie. Pour cette voix, j'ai voulu le plus fidèlement possible garder le texte original d'Alice Ferney parce que la façon qu'elle a de dire les choses est magnifique. C'est un livre davantage d'expression que d'expérience, dans le sens où l'émotion du livre ne vient pas d'une bonne histoire vécue avec des péripéties passionnantes mais vient directement de

l'expression littéraire, de l'écriture, autrement dit, d'une certaine façon de formuler la vie.

La musicalité de la voix et des mots est aussi importante que ce qu'elle dit... On suppose que cette attention à la musique de la langue rejoint votre propre expérience du français.

Effectivement. Quand je suis arrivé en France, je ne parlais pas la langue. Je me souviens d'avoir pleuré devant les professeurs face à la difficulté de cette langue. Les premières années, il y a eu l'ennui des étés successifs pendant lesquels on ne partait jamais en vacances – mes parents étant cloués à leurs machines à coudre – cet ennui m'a donné le goût de la lecture. J'ai appris le français en lisant. Je mémorisais des phrases dont la construction m'intriguait et que je trouvais belle. Je connais encore par cœur certaines phrases d'écrivains que j'ai apprises à cette époque parce que j'étais intéressé par la structure de la phrase qui procède d'une pensée très différente de ma langue maternelle. Nous habitions à l'époque en grande banlieue, à Villeneuve-le-Roi. L'odeur des livres est toujours mêlée à la poésie triste de la banlieue, aux allées étroites entre les potagers des pavillons en meulière... Au cinéma, j'ai toujours préféré la langue française quand elle est parlée de façon un peu littéraire, comme dans les films de Truffaut, un peu chantée comme dans certains Godard, ou complètement désincarnée comme chez Bresson.

Comment avez-vous choisi la musique ?

Adolescent, j'avais une grande passion pour l'Opéra et la musique de chambre. Je crois que j'ai beaucoup appris de la musique pour faire des films. Pour ÉTERNITÉ, j'ai décidé de puiser dans le répertoire de la musique classique que je connais bien. Comme les images de ce film ne sont pas faites pour raconter une histoire mais pour créer un flot de situations esquissées, entraîné par le temps inexorable, j'ai découvert que



certaines morceaux de musique que j'ai utilisés avaient un rôle « narratif » et épousaient de près l'intériorité des personnages et en même temps maintenaient le spectateur à la bonne distance des drames dont il est témoin. La musique travaille de concert avec la voix off ; et ensemble, elles produisent un récit qui se déploie de façon inédite et profondément émouvante.

Comment avez-vous choisi vos acteurs ?

Simplement ! J'ai une idée de ce que sont les personnages et quand je rencontre les acteurs et les actrices, s'ils correspondent à cette idée, ce sont les bonnes personnes. Il y avait une harmonie merveilleuse sur le plateau alors même que le tournage était très déstabilisant pour les comédiens car ils ne pouvaient pas s'appuyer sur des scènes pour faire vivre leur personnage, étant donné que, par sa nature, le film n'avait pas de scènes ! La présence et l'humanité qui se dégagent des comédiens sont essentielles pour le film. Nous avons eu une grande réunion avant le tournage. En échange de la confiance qu'ils m'ont accordée, je n'ai eu qu'une promesse à leur offrir : ce qu'ils feront sur le plateau aura une expressivité qui nous débordera tous une fois que ce bric-à-brac trouvera de l'ordre dans l'écriture cinématographique du film. J'espère que je n'ai pas failli à ma promesse. L'engagement d'Audrey Tautou, de Mélanie Laurent et de Bérénice Bejo, leur persévérance à rester sur le projet malgré les vicissitudes du financement ont permis au film de se faire. Inutile de s'étendre sur le plaisir de pouvoir travailler ensemble après avoir enduré, en se soutenant, les difficultés qui ont précédé le tournage !





RENCONTRE AVEC AUDREY TAUTOU

Avec Valentine, c'est la première fois que vous portez un personnage durant presque toute la durée d'une vie. Comment l'avez-vous appréhendé ?

Je n'avais jamais vécu ce genre d'expérience. Valentine traverse de ses 15 ans à 85 ans, et ce, sans pratiquement dire un mot ! C'était un des défis de ce personnage. Les scènes dialoguées sont rares et la forme narrative du film est très singulière car ce sont tous les grands rendez-vous d'une vie qui se présentent aux personnages : la rencontre, l'amour, les naissances, les décès...

On a cependant le sentiment de connaître Valentine. Comment avez-vous fait pour la rendre si tangible, alors même qu'effectivement, on ne la voit que lors de moments à la fois essentiels et furtifs ?

J'ai essayé de nourrir chaque instant de ce personnage, l'expression de sa jeunesse, du premier enfant, du premier deuil, par tout ce que je pouvais lui apporter de plus intime. Chaque plan est une telle composition esthétique qu'en manquant de vérité, je craignais de devenir un élément du décor ! Je n'ai pas osé faire semblant. Du coup, la gestion de l'attente et de sa concentration n'était pas toujours facile pour être prête

au moment de tourner, d'autant plus que certains plans ont nécessité de nombreuses heures de préparation...

Dans le film, on vous voit à tous les âges de la vie. Quel effet cela vous fait ?

C'est assez particulier de se voir sur toute une existence, le temps d'une projection ! Les effets spéciaux sont réalisés avec tellement de finesse que j'ai été assez perturbée de me voir en vieille dame. Me voir jeune m'a moins déstabilisée. Sûrement parce que je me suis reconnue dix ans avant, les lèvres un peu plus pulpeuses, les joues plus pleines !

En quoi consistaient les effets spéciaux ?

Ils ont associé deux procédés techniques pour permettre d'obtenir ce résultat : les prothèses en maquillage et le numérique. J'avais des marqueurs, de petits points blancs placés sur les axes principaux de notre visage et qui correspondaient parfaitement à ceux de mes doublures «peau». Il y en a eu 3 différentes en fonction de l'âge que j'avais dans la scène. Une première pour la jeunesse et deux autres pour les périodes où je suis plus âgée. Je tournais un plan et la doublure reproduisait ensuite tous mes mouvements à l'identique. Pour chaque période, nous avons défini quelles parties de mon visage, de mon cou ou de mes mains seraient transformées soit par le maquillage soit par le numérique. Après il a fallu des mois de post-production pour harmoniser le mélange de ces deux procédés et que la magie soit totale.

Vos scènes avec les nouveau-nés sont très marquantes... Comment joue-t-on avec de si petits bébés ?

On ne joue pas ! On les regarde et on les aime ! Comme Valentine donne naissance à 8 enfants qui grandissent tout au long du film, chaque jour, il y avait au moins un nouveau venu ! En fonction

de leur âge, ils avaient plus ou moins d'appréhension et il fallait s'adapter à chacun, les rassurer. Cela faisait aussi partie de mon rôle de créer un lien et surtout qu'ils se sentent en confiance sur le tournage. Mais bon, il faut dire que j'adore les enfants donc ce n'était pas une corvée ! Avant de devenir actrice, j'avais même songé à devenir pédopsychiatre !





RENCONTRE AVEC BÉRÉNICE BEJO

Comment accueille-t-on un projet aussi particulier?

J'étais en vacances au Vietnam lorsque j'ai lu le scénario il y a environ deux ans, et on ne peut pas dire que je l'ai lu d'une traite. Presque dépourvu de dialogue, avec des allers-retours temporels incessants, très descriptif, il était difficile à appréhender. Pour comprendre véritablement le projet du film, j'ai dû attendre de rencontrer Hung. C'était un rendez vous assez différent de ceux qu'on a d'ordinaire avec les cinéastes, parce qu'il y avait de longs moments de silence où Hung me

regardait. Trente secondes de silence peuvent paraître très long quand on est en tête à tête avec un cinéaste ! J'étais assez à l'aise avec ça, je comprenais qu'il avait besoin de m'observer et ce que ses silences me disaient. Mais je suis repartie avec des doutes. Et c'est lors du deuxième rendez-vous que Hung m'a convaincue et que j'ai fait le choix de bloquer mon agenda, quel que soit le moment où se tournerait le film. Je savais que le montage financier pour un film de cette envergure prendrait du temps.

Lors de la projection, vous avez manifesté votre enthousiasme, alors qu'il semblerait que pendant le tournage, vous étiez un peu dubitative...

J'étais tellement déconcertée ! C'était à mourir de rire. De tous les acteurs, j'étais la plus réfractaire. Je le dis d'autant plus volontiers



que j'adore le film et que j'en suis très fière aujourd'hui ! Je trouve que Hung a complètement gagné son pari. Mais quand je suis arrivée sur le plateau, je sortais d'un tournage en anglais, très écrit, avec beaucoup de dialogues et des scènes qui exigeaient une concentration intense, alors que sur ÉTERNITÉ, on ne me demandait « rien ». Et pour un comédien, accepter de ne rien faire c'est peut-être le plus difficile. Chaque matin, je disais à la cantonade : « Bon, à quoi va consister notre journée ? Déplacer un pot de fleur ? Apprendre à tenir une fourchette ? » J'avais du mal à ne pas être un peu sarcastique. C'était d'autant plus compliqué pour moi que j'aime beaucoup Hung. Cela dit, si on ne pouvait s'accrocher à rien pour comprendre ce qu'on était en train de tourner, il y avait tout de même toutes les couleurs, les fleurs, les tissus, les matières. Un soin porté à chaque détail d'une telle évidence, que leur beauté en devenait rassurante.

Pourquoi le rôle de Gabrielle était-il si difficile à appréhender ?

Parce qu'il consistait justement à ne pas jouer, tout en étant aussi précise qu'une machine. Obtenir la bonne lumière dans une mèche de cheveux qui bouge comptait autant pour Hung que l'expression d'un regard ! Les préparatifs d'un plan de cinq secondes duraient trois bonnes heures. Un jour, j'ai explosé. Il s'agissait de la « scène » après mon mariage où je dois enlever un à un chaque bouton de ma robe. « Le bras plus tendu, le coude plus arqué, plus vite, plus lentement. » Je me sentais nulle, ça n'allait jamais, sans que l'enjeu soit flagrant. J'ai crié : « Ça suffit, Hung. Je ne suis pas un objet, je suis un être humain. Si tu t'intéresses uniquement à l'angle du coude, lance toi dans le dessin animé, tu maîtriseras tout ! » Silence de mort de l'équipe. J'avais le sentiment d'être complètement désincarnée. Je me suis calmée et je lui ai demandé de chorégrapier chacun de mes mouvements afin que je puisse apprendre cette chorégraphie. Il y a peu de temps, on en a reparlé de cette dispute. Il m'a dit : « C'est toi qui étais dans le vrai. Il est certain que pour ce film, ce que je demandais aux acteurs était trop fragmenté pour donner

le sentiment de la totalité. C'est toi qui étais la plus raisonnable en te montrant si rétive.» J'ai des origines latines. Quand l'Asie rencontre l'Amérique du sud, ça fait forcément boum ! J'aime la confrontation. Et j'aime comprendre aussi. Je ne demande pas au réalisateur d'être dans ma tête et de tout me dire, mais j'ai besoin de me raconter une petite histoire. De savoir, si on me demande de tenir, pourquoi est-ce qu'on me coince entre deux chaises... Ça a pu être difficile pour Hung, car Mélanie, Jérémie, Pierre, et moi, on était une vraie bande. On s'entendait très bien et on était très dissipés. Je le voyais souffrir. Son lien avec Audrey était un peu différent, car son personnage court durant tout le film. On avait peu de scènes ensemble.

Quel a été votre sentiment en découvrant le film ?

J'ai été bouleversée, émue comme rarement. ÉTERNITÉ nous raconte le cycle d'une vie, et la manière dont ce cycle se perpétue malgré les morts, les deuils, les chagrins. Les tumultes du monde pénètrent peu dans cette famille, qui traverse pourtant deux guerres, des conflits sociaux. Le pivot du film, c'est l'amour et comment il perdure et renaît sans cesse. On s'aime, on fait des enfants, on les élève comme on peut, certains meurent, d'autres entrent au couvent, d'autres se marient. On ne vit pas non plus de rupture amoureuse mais les couples qui se forment peuvent être assez audacieux. Un nouveau couple se reforme assez vite après la mort de Mathilde, le personnage joué par Mélanie (Laurent). Le passage de la vie de chacun est racontée par des moments presque anodins, et cela me touche beaucoup, car cela renvoie à nos propres vies avec nos enfants. Comment les filles se coiffent quand elles ont sept ans, puis quand elles ont douze ans. Le sentiment d'éternité qu'on éprouve en voyant le film est constitué de tous ces petits gestes, impossibles à raconter sur un plateau, si bien que j'ai encore mieux compris pourquoi Hung ne pouvait pas nous expliquer son film, mais ce qu'on y faisait et comment nos scènes allaient s'intégrer dans un ensemble. En découvrant ÉTERNITÉ, j'ai éprouvé



paradoxalement un sentiment de vitesse, lié au passage des décennies entre deux plans. Et j'ai été submergée par une émotion très forte. On est tellement occupés qu'on peut passer à côté de la beauté du monde. Pour moi, le film est une ode à ce que la vie a de plus beau.

Vous jouez tout de même l'une des seules scènes dialoguées du film : quand votre futur mari vous fait une déclaration singulière.

Oui, on l'a beaucoup répétée avec Pierre Deladonchamps, car on aimait beaucoup ce moment crucial. C'est ce qu'on appelle



un mariage arrangé, et mon futur mari me dit : « Je ne vous aime pas encore, mais j'apprendrai à vous aimer. Quand je décide quelque chose, j'y arrive et je m'y adonne corps et âme. » Ça se passait souvent comme cela à l'époque, et dans ce couple, ce qui est beau, c'est que l'on voit vraiment l'amour se construire et qu'il devient solide.

Les femmes sont centrales dans le film. Elles donnent naissance, s'occupent de leurs enfants et de leur mari. Mais ne semblent pas forcément vivre pour elle-même... Qu'en pensez-vous ?

Oui, la vie des femmes était très différente il y a cent ans. De plus, le film ne cherche pas à être naturaliste ou à dire la vérité. C'est avant tout un film sur la vie au sens le plus animal du terme. On naît, on grandit, on meurt, et c'est la seule chose qui compte. On essaie de construire quelque chose. Il y a des tragédies, et cependant la marche de la vie continue. J'aime ce film, car il est profondément poétique et intemporel. Les valeurs qu'il véhicule sont essentielles et ne sont en rien périmées : ce sont celles de la nécessité de s'entraider et de l'importance de la transmission. On le voit bien aujourd'hui où ces deux valeurs sont mises à mal. Il y a une perte de la solidarité familiale et une difficulté à transmettre quoi que ce soit à ses enfants, une forme de délégation permanente dans l'éducation. Qu'y a-t-il de plus important au monde que les liens qui nous unissent, d'amour et d'amitié, et sur lesquels on peut compter jusqu'au dernier jour ? C'est cela, ÉTERNITÉ, et c'est cela qui compte dans la vie ! Le récit de trois destins de femmes, dont l'une, Valentine, qui va vivre très âgée et voir mourir certains de ses enfants et son mari. Il y a un plaisir intense à suivre Audrey (Tautou) jusqu'au bout du trajet de son personnage. Dans ce film, les hommes sont des sortes de faire-valoir. Les acteurs ont assumé cela. C'est suffisamment rare pour être noté !



RENCONTRE AVEC MÉLANIE LAURENT

Comment Tran Anh Hung vous a-t-il présenté le projet d'ÉTERNITÉ ?

La première fois que j'ai travaillé avec ma complice et amie actrice Marie Denarnaud, je lui ai demandé à la fin du tournage ses cinq livres préférés. Et parmi eux, il y avait « L'Élégance des veuves », d'Alice Ferney, que j'ai immédiatement acheté, lu, et aimé. Quand j'ai rencontré Hung et qu'il a commencé à me présenter son projet, le livre a resurgi au fur et à mesure qu'il parlait. « Mais n'est-ce pas « L'Élégance des veuves » ? » « Si ». Il

était content que je connaisse le livre. La distribution des rôles n'était pas encore fixée. Je souhaitais de tout cœur qu'Hung me propose le personnage de Mathilde. J'étais enceinte de huit mois et demi. C'était drôle qu'il me parle de cette femme, mère d'une douzaine d'enfants, alors que mon ventre était si imposant. Cette première fois, on a parlé pendant trois heures, de cinéma, de sa fabrication manuelle... J'en garde un souvenir magique.

Pourquoi préféreriez-vous interpréter le rôle de Mathilde ?

Mathilde est le personnage qui m'a le plus marquée dans le roman. D'abord parce que le couple qu'elle forme avec son mari est moderne. Ils ont une vraie complicité, ils se sont choisis, elle et lui, ce qui n'est pas si fréquent à l'époque. Son mari, Henri,



– joué par Jérémie Renier – a une forme de rigidité, qui ne dissimule jamais l'amour qu'il a pour sa femme. On a le sentiment qu'ils ont des rapports sexuels aimants et passionnés. En la jouant, j'ai supposé qu'elle avait une sexualité heureuse. Le sujet, c'est l'amour conjugal, pas la passion. Quelque chose de beaucoup plus rare, et peu traité au cinéma. Ils ont tout de même une vie à passer ensemble. À l'époque, on ne se séparait pas ou exceptionnellement. J'ai beaucoup aimé jouer Mathilde, cette femme qui ne quitte jamais le cadre familial, et qui est pourtant si libre. ÉTERNITÉ est un film sur la transmission et certaines valeurs. Mais surtout, il fait resurgir un autre temps. C'est fou ce que la vie a changé pour ces femmes de la bourgeoisie...

Saviez-vous comment se raccordait dans l'histoire les moments que vous tourniez ?

Non. Il n'y avait aucun moyen de savoir ce que Hung allait faire de tous ces plans hyper précis, ces travellings sur des fleurs ou du mobilier. Il fallait imaginer une voix off sur chacun de nos gestes et déplacements, c'est elle, le sens. Et du reste, le scénario n'était qu'une longue voix off. On tournait en musique. Hung m'avait demandé ce que je souhaitais et je lui avais répondu : des nocturnes de Chopin. Je n'avais aucun doute sur la beauté de ce qu'il était en train de fabriquer. Elle supposait une forme de passivité. Il fallait accepter d'être des corps qui s'intègrent dans un décor et bien vouloir être manipulés en tant que tels. Hung sait tellement ce qu'il veut qu'on n'avait aucun doute. Ce film était très doux à tourner. Le tournage aurait pu durer encore des mois....

D'où provient cette douceur ?

En partie du raffinement. Le peu de fois où l'on avait dialogue à dire, c'était très agréable d'avoir un texte précieux à mettre en bouche. J'ai eu un plaisir fou à mettre des robes d'époques, à soigner mes gestes, à faire en sorte qu'ils soient gracieux.

Rien que de porter des cols nous oblige à nous tenir bien. D'habitude, je joue toujours des femmes fortes, pas maquillées. C'est la première fois, je crois, que j'ai l'occasion de jouer une femme féminine.

Vous ne vous percevez pas comme féminine ?

Non pas vraiment, c'est probablement pour ça que j'ai adoré jouer le rôle de Mathilde et que j'ai été touchée qu'on me le propose.

Selon vous, qui est cette voix off qui englobe le film ?

Une voix intemporelle, celle du conte. Et si je devais lui donner un âge, ce serait celle d'une très vieille femme. Une aïeule de cette famille.

En incarnant Mathilde, qui ne cesse d'être enceinte, vous êtes très souvent filmée avec des nourrissons....

Ces relations avec les bébés étaient délicieuses. J'ai adoré jouer avec eux, respirer leur peau, leur haleine. Il se trouve que je venais moi aussi d'accoucher, et que tous ses gestes étaient comme la continuation de ceux que j'avais dans ma vie quotidienne.

Pouvez-vous craindre que le film soit mal interprété ? La principale action de votre personnage, c'est de donner vie...

Mathilde est constamment enceinte mais on sent bien qu'il y a une volonté commune entre elle et son mari dans ses grossesses successives. Il ne lui impose rien. Mathilde veut une fille ! Elle continuera à être enceinte jusqu'à donner naissance à une fille. Lorsque Louise naît, elle est épuisée, mais sa pâleur et sa fatigue sont immédiatement effacées par la joie de mettre au monde. Bien sûr, ÉTERNITÉ peut être mal interprété. Mais je



crois au contraire qu'il est un magnifique film sur les femmes. Et non pas sur la bourgeoisie, ou sur les femmes à la maison, à une époque où elles n'avaient pas beaucoup de droits. Hung montre ses personnages féminins comme des mères très puissantes, et finalement très libres. Il y a eu un moment du tournage où je me suis mise à presque jalouser leur vie. Personne ne fait plus dix



enfants aujourd'hui, du moins en Europe. Et quand on fait dix enfants, ils sont rarement si bien élevés ! Ce sont des femmes qui lisent, qui ont accès à la culture. L'amitié entre Mathilde et Gabrielle (jouée par Bérénice Bejo) est extraordinaire. Les deux couples qui vivent dans le même immeuble se voient à toute heure du jour et de la nuit, et en même temps, leur

lien est absolument respectueux. Quand mon mari demande après ma mort Gabrielle en mariage, il le fait par amour pour sa femme perdue. Tout cela est très sain. Là où aujourd'hui, ce serait représenté comme une trahison, ou un acte graveleux. Le personnage de Bérénice et celui de Jérémie vont se mettre ensemble, dans un secret qui ne sera jamais verbalisé.

Diriez-vous que Gabrielle agit par amitié pour son amie ?

Oui. Par désir de transmission. Après tout, puisqu'elle va élever tous ces enfants, c'est elle qui connaît le mieux leur mère. Je crois qu'ÉTERNITÉ est un film profondément féministe, qui montre l'amitié et la solidarité féminine comme rarement au cinéma. On s'est tellement bien entendu entre acteurs ! Avec Bérénice Bejo, je n'ai vraiment pas eu besoin de fabriquer le rapport tendre du film. J'ai adoré tourner avec Audrey (Tautou) mais on a très peu de scènes en commun.

Il semblerait que le temps d'attente entre les plans était vertigineux...

Cela fait longtemps que j'ai arrêté d'être impatiente ! Les tournages forgent une vie intérieure très forte. J'utilise ce temps de l'attente pour écrire, faire tout de sorte de choses. Observer.

Qu'avez vous éprouvé en découvrant le film?

J'ai rarement pleuré autant au cinéma. Et cela dès le début du film. Hung est un génie absolu car il arrive à nous émouvoir sur des gens qu'on voit très peu. Il fait en sorte qu'on s'attache à eux et qu'ils nous manquent. Ses images sont des caresses.

Vous êtes également réalisatrice. L'expérience du film marquera-t-elle vos propres tournages ?

Évidemment. Sur ce film, j'ai compris qu'il fallait faire confiance

à l'histoire. Elle n'a pas besoin de mouvements de caméra alambiqués. Les plans de Hung sont beaux parce que tous ses mouvements de caméra sont nécessaires.

Un plan du film qui le symbolise ?

Une image me hante. Celle d'Audrey, de dos, quand son personnage apprend que ses fils sont morts à la guerre. Hung a coupé la musique. On entend le silence. C'est très pudique, alors même qu'on a le sentiment d'entrer au cœur de la personne. De même quand sa fille meurt, et qu'elle caresse son pied de sa main. C'est d'une violence inouïe... Mais de même quand Bérénice perd son mari au loin dans la mer des calanques. Il s'efface de son regard. L'esthétisme est au cœur du film et cependant, on n'est jamais écoeuré de tant de beauté. C'est assez merveilleux dans la vie d'une actrice, d'avoir l'occasion, si rare, de faire du vrai cinéma.

Que pensez-vous de la dernière image, actuelle, où une jeune fille court rejoindre son amoureux sur un pont ?

On finit sur cette femme moderne. Et ce qu'elle nous montre, c'est que l'éternité, c'est d'être amoureuse, d'avoir du vent dans les cheveux, et d'être heureuse. Il y a eu tous ces morts et cependant seul l'amour qui passe de génération en génération compte. C'est un film sur la transmission de l'amour.



A photograph of actor Jeremie Renier in a dark suit and glasses, holding a vintage camera. He is looking intently at the camera. The background is a softly lit, ornate interior with a fireplace and decorative elements.

RENCONTRE AVEC JÉRÉMIE RENIER

Comment vous êtes-vous préparé à ce tournage particulier ?

J'ai fait entièrement confiance à Hung. C'est vraiment une expérience particulière que d'être dans une forme de présence pure, sur le plateau. C'est là-dessus que l'on a travaillé, ainsi que sur les relations entre les acteurs. Mais j'ai le sentiment d'avoir tout de même vécu des moments très forts : la perte d'une femme aimée, d'un enfant. Sans avoir eu à jouer le deuil.

Aviez-vous des repères pour cerner Henri, votre personnage ?

Hung avait des références très visuelles. Très vite, il m'a parlé des herbiers que tiendrait Henri. Et son plaisir à ranger, classer,

était déjà une indication. Moi aussi, j'aime les herbiers ! Hung me parlait aussi des matières et des couleurs. J'avais le sentiment d'être pris dans un tableau.

Dans Henri, on ne vous reconnaît pas tout de suite...

Il est si raide, et si loin des personnages que j'ai pu jouer ! Pour moi, c'est un bonheur d'acteur, qu'on ne me reconnaisse pas et que je me fonde dans un décor et dans une histoire. La rigueur et la raideur de Henri correspondent, je crois, à l'époque où se passe le film. Mon personnage observe les codes de la masculinité de l'époque. Cela ne l'empêche pas d'être très amoureux de sa femme et d'aimer ses enfants, même s'il ne

s'en occupe pas directement. Il y a ce moment magnifique où je place tous mes enfants à table. Ils sont comme les prolongements de leurs parents, des petites particules de mon personnage qui grandissent, se développent, et vivent d'autres vies. C'est la force du film, que de montrer la filiation.

En découvrant ÉTERNITÉ, avez-vous pensé que le film puisse susciter une polémique ?

Pour quelles raisons ? La grandeur de l'art, et particulièrement du cinéma, c'est de nous transporter dans d'autres mondes que le notre. ÉTERNITÉ nous parle de l'enfantement. À cette époque là, n'importe où, enfanter est l'acte le plus important. Réunir ses enfants et ses petits-enfants, tenir l'arbre généalogique de la famille compte énormément. C'est peut-être moins présent aujourd'hui, où les familles sont plus atomisées. Il n'empêche que le film montre de manière très émouvante la force du lien. J'ai pensé à mon grand-père en découvrant le film. Il ne vient pas du tout de ce milieu, mais lui aussi tenait à réunir toute sa famille. Le film est merveilleux car on y découvre toujours quelque chose de nouveau dans le cadre : un éclat de lumière, des papillons. La beauté est partout. Il n'y a pas de message pesant.

Quelle ambiance sur le plateau ?

Hung avait un constant souci du détail qui parfois déstabilisait car on n'était pas certains qu'une fleur n'était pas plus importante que nous, les acteurs... Mais on saisissait que ce souci n'avait rien d'un caprice. Et puis, il y avait tous ces enfants. Moi-même, dans le film, je suis père d'une douzaine d'entre eux... Sur les murs, il y avait leur photo, mis côte à côte avec leur place dans l'histoire, comme un arbre généalogique. C'était très beau à voir. On naviguait à vue, dans un univers extrêmement précis.

Qu'avez-vous éprouvé en voyant le film ?

Pendant le tournage, j'avais l'espoir qu'il ressemble à ce qu'il est aujourd'hui. Qu'il ait cette force poétique. Et qu'il nous fasse éprouver le pur passage du temps à travers plusieurs générations.





RENCONTRE AVEC PIERRE DELADONCHAMPS

Comment avez-vous préparé le film ?

J'ai beaucoup appris de «L'Élegance des veuves» d'Alice Ferney d'où est tiré le film, évidemment très inspirant, pour saisir la vie de ces grandes familles françaises, mais aussi le rythme du film, son tourbillon, son ossature.

Qu'est-ce qui vous a surpris en le voyant ?

Aussi bien à la lecture du scénario que lorsque j'ai découvert le film, c'est l'aspect onirique du récit qui m'a frappé. La construction est très fluide. C'est un conte. On se laisse

embarquer dans la vie de ces familles comme dans un rêve, sans qu'il y ait particulièrement d'enjeu dramatique, d'exposition d'une situation ou d'un conflit, grâce à une voix off, qui, je le crois, est celle d'une conteuse intemporelle. J'aime à penser qu'on ne peut pas savoir qui elle est.

Vous pourriez dire qu'ÉTERNITÉ est un film expérimental ?

Oui. Je l'ai vu comme un cycle perpétuel. Il aurait sa place dans un musée d'art moderne, où il serait projeté en boucle. ÉTERNITÉ est un objet artistique non identifié qui tient autant du clip musical, que de la toile de maître, de la scène théâtrale,

et du cinéma évidemment. Il recoupe toutes sortes d'univers artistiques. La beauté des images est impressionnante alors même que rien n'est jamais ostentatoire. Il y a énormément de plans de fleurs, ce pourrait être oppressant, ça ne l'est jamais. La poésie prime.

Vous jouez dans deux moments extrêmement forts du film... On pourrait même dire dans les deux seules scènes, si le film n'en n'était pas dépourvu.

La scène de la noyade de Charles, où sa femme reste impuissante au bord de l'eau, est l'une des plus belles scènes de disparition au cinéma que je n'ai jamais vue. Et pour un acteur comme moi,

c'était très curieux, car il y avait une similitude entre cette mort dans l'eau et la noyade dans le lac, dans L'INCONNU DU LAC, d'Alain Guiraudie, qui est mon premier grand rôle au cinéma.

Comment avez-vous travaillé la déclaration de non amour à votre épouse, jouée par Bérénice Bejo ?

Je lui déclare : « Nous ne nous en sommes pas encore à l'amour mais nous apprendrons, car l'amour n'est jamais donné. » J'ai mis beaucoup de cœur à l'ouvrage pour faire cette scène, car elle me touche. J'ai pensé que de nombreux couples avaient dû être obligés d'apprendre à s'aimer et à s'apprivoiser. Je trouve cela très beau : on leur impose une histoire et ils la font



leur. C'est un mariage forcé mais ils retournent leur situation en leur faveur. Et en se l'appropriant, ils décrivent eux même le déroulé. C'est l'inverse de ce qui se passe d'habitude, où les gens s'aiment, s'élisent et finissent par se lasser. Avec Bérénice Bejo, on a vraiment pris beaucoup de plaisir à inventer ce couple.



Les hommes ne sont-ils pas en retrait dans ÉTERNITÉ ?

J'imagine que c'est ce qui apparaît. Mais ce n'est pas ce que j'ai ressenti. Les brefs moments du personnage exigeaient énormément de sincérité. Ce sont des séquences où l'on voit l'amour dans le couple que je forme avec le personnage de Bérénice grandir. Dans ÉTERNITÉ, les femmes sont au foyer, mais finalement les hommes aussi.

Parlons de la place des femmes, justement...

Je n'ai pas vu le film comme un manifeste à l'égard de la femme au foyer ! Tout simplement parce que ni le féminisme, ni son inverse ne sont le sujet du film. Les hommes traversent les guerres, sans qu'on en perçoive une seule image. Rien de l'extérieur ne pénètre le film, que j'ai ressenti comme une ode à l'amour et à la vie. Encore une fois, il faut le prendre comme un conte.

LISTE ARTISTIQUE

Valentine	Audrey TAUTOU
Gabrielle	Bérénice BEJO
Mathilde	Mélanie LAURENT
Henri	Jérémy RENIER
Charles	Pierre DELADONCHAMPS
Mère de Gabrielle	Irène JACOB
Mère de Mathilde	Valérie STROH
Jules	Arieh WORTHALTER
Mère de Valentine	Philippine LEROY-BEAULIEU
Narratrice	TRAN NU Yên Khê

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	TRAN ANH HUNG
Producteurs	Christophe ROSSIGNON et Philip BOËFFARD
Adaptation et Scénario	TRAN ANH HUNG
D'après le livre	« L'Élégance des veuves » d' Alice FERNEY , Éditions ACTES SUD
Coproducteurs	Romain LE GRAND , Vivien ASLANIAN et Patrick QUINET
Producteur associé	Pierre GUYARD
Producteurs exécutifs	Eve FRANÇOIS-MACHUEL et Stéphane QUINET
Direction artistique	TRAN NU Yên Khê
Image	Mark LEE Ping Bing
Montage	Mario BATTISTEL
Assistant réalisateur	Thierry VERRIER
Décors	Véronique SACREZ
Ingénieur du son	Pierre MERTENS
Montage son	Alexandre FLEURANT
Mixage	Thomas GAUDER
Superviseur VFX	Yann BLONDEL
Étalonnage	Yov MOOR
Directrice de casting	Gigi AKOKA
Costumes	Olivier BERIOT
Maquillage	Kaatje VAN DAMME
Coiffure	Joëlle DOMINIQUE
Scripte	Olivia BRUYNOGHE
Directrice de production	Angeline MASSONI
Directeurs de post-production	Julien AZOULAY et Julien MELEBECK
Supervision musicale	Elise LUGUERN
Coordinateur technique et artistique	Nicolas CAMBOIS
Attachés de presse	Dominique SEGALL , Mathias LASSERRE et Antoine DORDET

PARTENAIRES

Une coproduction France-Belgique entre

Avec la participation de

Avec le soutien de

En coproduction avec

En association avec

En coproduction avec

En association avec

Avec le soutien du

Avec la participation de

Avec l'aide du

Avec le soutien de

Avec le soutien du

Avec le soutien de

Distribution salles Suisse

Ventes internationales

Édition vidéo

**NORD-OUEST FILMS, PATHÉ, ARTÉMIS PRODUCTIONS,
FRANCE 2 CINÉMA et CHAOCORP CINÉMA
CANAL+, CINÉ+ et FRANCE TÉLÉVISIONS
EURIMAGES**

RTBF (Télévision belge), VOO et BE TV

MAG GUFF

SHELTER PROD

TAX SHELTER.BE, ING

TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE

LA WALLONIE ET DE LA RÉGION BRUXELLES - CAPITALE

CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL

DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES

LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTES D'AZUR

en partenariat avec le CNC

**CNC (Nouvelles technologies en production -
Aide au développement)**

la **PROCIREP** et l'**ANGOA**

PATHÉ FILMS SA

PATHÉ INTERNATIONAL

PATHÉ DISTRIBUTION